

12 - Bad Education

Daniel Racine

Numéro 325, janvier 2021

Nos meilleurs films de 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/95620ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Racine, D. (2021). Compte rendu de [12 - Bad Education]. *Séquences : la revue de cinéma*, (325), 8-8.

12 Bad Education

DANIEL RACINE

Après *Thoroughbreds*, un premier long métrage qui avait suffisamment de mordant pour se faire remarquer, le réalisateur américain Cory Finley nous a offert cette année *Bad Education*, un film rusé qui évite tous les pièges dans lesquels il aurait pu tomber. Déjà, en choisissant de mettre en scène le scandale de détournements de fonds de la Roslyn High School, Finley aurait pu facilement tomber dans la surenchère. Cette histoire bien réelle possédait en son sein quelques rebondissements efficaces et des personnages proches de la caricature, alors pourquoi en rajouter. Il a aussi compris qu'il devait miser sur le ton acerbe du scénario de Mike Makowski (ancien étudiant de cet établissement au moment du drame) et le ponctuer de touches d'humour pour montrer l'ampleur du mal-être des principaux coupables. Un montage précis et une direction artistique qui appuie juste sur les bons éléments du décor pour ne pas rendre le tout grotesque nous montrent bien le doigté du cinéaste.

C'est probablement de la direction de ses acteurs que Cory Finley peut être le plus fier, les ayant guidés parfaitement sur cette fine ligne à suivre. L'Australien Hugh Jackman, habitué de jouer les héros, dévoile une finesse que nous ne lui connaissions



pas dans le rôle du directeur déchu de cette école. Dans son interprétation de Frank Tassone, Jackman nous séduit comme spectateur, pour que nous puissions nous aussi ressentir toute la trahison de ses magouilles à venir et la brutalité de la confiance que nous lui avons accordée. À ce jeu, sa collègue Allison Janney est tout aussi redoutable en administratrice ayant réussi à cacher ses vilaines habitudes. Malgré ses allures beiges et son titre simplet, *Bad Education* est une œuvre tragicomique colorée et brillante dont 2020 avait grandement besoin. ▲

11 There Is No Evil

JEAN BEAULIEU

À l'instar de son collègue Jafar Panahi, Mohammad Rasoulof persiste et signe malgré une récente condamnation à la prison pour propagande contre le régime iranien, accompagnée d'une interdiction de tourner. Forcément réalisé dans la clandestinité (lieux clos, campagne isolée, région désertique), *There Is No Evil* (Ours d'or à Berlin, 2020) ausculte, à travers quatre histoires distinctes, les privilèges obtenus ou les contraintes subies par des personnes appelées à exécuter des prisonniers en Iran, selon qu'ils obéissent ou non aux ordres. D'ailleurs, des condamnés nous ne saurons rien, nous ne les verrons même pas; au mieux, ils seront laissés hors champ.

Chaque récit expose les divers enjeux à l'aide d'une construction dramatique solide. Dans le premier, le réalisateur use, dans une moindre mesure, d'un procédé maintes fois utilisé

par Kiarostami (*Ten*): la voiture-cinéma. Mais on y trouve aussi l'empreinte d'un Asghar Farhadi (*Une séparation*) dans cette illustration du quotidien ordinaire d'un «fonctionnaire de la mort». Pas de doute, nous sommes bien dans un film iranien.

Les volets suivants confirment cette impression, présentant une thèse et son antithèse. Dans le deuxième, au montage minimal, les dialogues sont souverains jusqu'à ce que le récit bascule dans un *thriller* filmé au cordeau à travers un long plan séquence. Dans le troisième, plus découpé (justement comme les films de Panahi), un permissionnaire mesure douloureusement les conséquences de son acte. Enfin, la dernière intrigue (prolongement virtuel de la deuxième), qui rappelle le film précédent de Rasoulof (*Un homme intègre* – prix Un certain regard à Cannes, 2017), trace un évident parallèle avec la situation actuelle du cinéaste. En effet, il y est question d'un ex-médecin reclus devenu apiculteur, à qui l'État a retiré son passeport et pour qui il est interdit de pratiquer sa profession – qu'il exerce en catimini dans le village.

Rappelons que, selon Amnistie internationale, quelque 250 exécutions ont eu lieu en Iran en 2019. Alors, saluons le courage de cinéastes tels Rasoulof et Panahi qui, déjouant les méthodes coercitives exercées sur eux par leur gouvernement, continuent de tourner dans la plus stricte urgence des films pertinents et significatifs, tant dans leur propos que dans leur forme. ▲

